

LE CAPORAL JOSEPH RANAIVO

Par Bernard Moziman

Nous nous proposons de suivre l'itinéraire d'un soldat malgache, le caporal Joseph Ranaivo, depuis son incorporation à Madagascar jusqu'à son envoi au front où il fut tué (mars 1915 – juillet 1916.) Cet itinéraire sera évoqué au travers de la correspondance que divers membres de sa famille – sa sœur Aimée, son père le docteur Charles Ranaivo, son futur beau-frère Parson – et aussi Joseph Ranaivo lui-même ont entretenue avec le directeur de la SMEP d'alors, Jean Bianquis.

Le Directeur Jean Bianquis

Il est bon, en premier lieu, de souligner la place qu'occupe le directeur Jean Bianquis dans cette correspondance, qui il était aux yeux de ceux qui lui écrivaient. Expression de remerciement et de reconnaissance : « *Je viens vous remercier bien sincèrement de la sollicitude que vous avez bien voulu montrer à mon fils* » (Charles Ranaivo, 5 octobre 1915) ; « *Je suis très sensible à la considération dans laquelle vous voulez bien me prendre* » (Aimée Ranaivo, 30 mars 1915.) Les lettres du directeur à un soldat au front peuvent être aussi un réconfort et montrer qu'il n'est pas oublié : « *Votre lettre pleine d'amabilité et d'égard m'a fait le plus grand plaisir...* » (Joseph Ranaivo, dans les tranchées, 21 décembre 1915). Figure centrale, pilier, père ou même confident ; une personne sur laquelle s'appuyer et en qui on a toute confiance, à qui on peut exprimer ses sentiments.

Mais le directeur de la SMEP est également là pour résoudre des questions matérielles, trouver des solutions, donner des renseignements, susciter des rencontres. Faire en sorte qu'un soldat malgache débarquant à Marseille ne soit pas livré à lui-même et puisse trouver un pasteur, une personne accueillante – Mme Escande ou Mme Foex – ou une communauté protestante. Nous verrons plus loin comment Joseph Ranaivo fut accueilli lors de son arrivée en France

Il va sans dire que le rôle que joue Jean Bianquis se retrouve auprès de tous les soldats du continent africain ou du Pacifique qui ont participé à la Grande Guerre. Joseph Ranaivo et sa famille ne sont qu'un exemple parmi tant d'autres.

Qui était Joseph Ranaivo ?

Un article nécrologique du « Journal des Missions évangéliques » de 1916 nous le présente, ainsi que son père, le D^r Charles Ranaivo :

« *Joseph était le fils aîné du D^r Charles Ranaivo, bien connu de tous les Européens qui, depuis une quinzaine d'années, ont habité Tananarive. Celui-ci avait été formé avant la conquête, par la mission des « Amis ». De l'école d'Ambohitovo, il avait passé à l'école de médecine fondée par les missions protestantes anglaises et norvégiennes. Au lendemain de l'occupation, il vint à Paris régulariser ses études, laissant à Madagascar sa jeune femme et ses deux aînés, Joseph et Aimée. Reçu docteur, nous le vîmes revenir en 1902 à Tananarive où le Général Galliéni s'intéressait à lui tout particulièrement. Peu d'années plus tard, il était naturalisé français.*

Son fils Joseph a été d'abord au lycée de la Réunion, puis au lycée de Tananarive. Sa fille Aimée est fiancée à l'un de ses jeunes compatriotes, le D^r Guy Parson, aujourd'hui engagé en France comme médecin-auxiliaire dans un régiment d'artillerie. Deux autres enfants, Christine et Gaston, sont venus compléter plus tard la famille Ranaivo.

Fils de Français, Joseph fut appelé avec sa classe. Il partit pour la France plein d'enthousiasme... »

Joseph Ranaivo est incorporé et son départ en France

Dans sa lettre du 30 mars 1915, Aimée Ranaivo annonce l'incorporation de son frère et son état d'esprit : « *Mon frère aîné depuis son incorporation ne songe à autre chose que d'aller au front, revoir sa Patrie et travailler à faire cesser ces maux que les ennemis sanguinaires infligent.* Dans la deuxième quinzaine d'avril 1915, Joseph est désigné pour partir au front, mais il ne sait encore sa date de départ. En attendant : « *Si vous voyez, chers bons amis, l'enthousiasme de ce petit soldat ! Quand il nous a annoncé ce départ trop longtemps attendu et trop ardemment désiré, il ne se tenait plus de joie. Il rentrait à la maison d'une allure extrêmement gaie et brave. On voyait réellement qu'il n'avait pour cris de bonheur que :*

« Vive la France »

« Vive la Patrie »

« Mourons pour Elle. »

Il sait très bien qu'il lui faudra aller risquer sa vie, et se séparer des siens, mais il n'a plus en tête que pour sa France tant chérie. » (Aimée Ranaivo, 27 avril 1915.)

Enfin Joseph Ranaivo part pour Marseille. « *Il est à destination de Marseille, et on ne sait après pour où. En tout cas, comme il ne désire que le front et comme il est déjà corporal (depuis le 19), il y a tout de même quelque espoir qu'on le laisserait en France, soit dans une école militaire pendant quelques semaines et puis ensuite sur le front, soit dans un dépôt de prisonniers (ce qu'il ne veut point voir en perspective) et ensuite sur le front »* (Aimée Ranaivo, 25 mai 1915.)

L'état d'esprit de la famille de Joseph Ranaivo face à la Grande Guerre

Il est partagé entre deux sentiments : la fierté de voir un des leurs partir défendre la France, qu'ils considèrent comme leur Patrie, et la tristesse de la séparation.

La famille Ranaivo partage l'enthousiasme de leur fils ou frère devant son incorporation et son départ en France, excepté peut-être la mère : « *Ma mère n'est pas bien vaillante depuis quelques jours, jusqu'à tel point qu'elle a été obligée de garder le lit »* (Aimée Rainovo, 30 mars 1915. Mais : « *Mes parents sont très courageux ainsi que ma sœur et mon frère »* (Aimée Ranaivo, 25 mai 1915. Le père, le docteur Charles Ranaivo, est aussi incorporé à Madagascar et est dans l'attente d'un éventuel départ en France. Le petit frère, Gaston, « *ne comprend pas au juste comment l'événement nous est sensible »* et « *ne peut tout de même pas s'empêcher de pleurer le départ de son grand frère... »*, mais voyant son père revêtu de sa tenue militaire et devant son frère Joseph qui lui parle de la caserne et de ses études militaires, il prend conscience de ce qu'est une patrie et devient enthousiaste. Il va jusqu'à apprendre et déclamer des poésies patriotiques – notamment celles de Paul Déroulède – et avoir des soldats en étain ou en images découpées ; les boîtes d'allumette leur servent de guérites et les bambous de fusils et de baïonnettes ; et utilisant son petit tambour : « *en tapant dessus de toutes ses forces, il chante la « Marseillaise », le « Chant du départ », « Le soldat de France », et toutes ces romances militaires très connues... »* . Il se voit soldat : « *Il compte déjà que dans 12 ans il sera soldat aussi, et il fait des plans, et il compte ses grades... »* . (Aimée Ranaivo, 25 mai 1915.) Même la sœur de Joseph Ranaivo aurait souhaité partir au secours de la France menacée. Assistant au départ en liesse des tirailleurs malgaches, elle s'exclame : « *... je vous assure que ma nature de jeune fille, très fière de l'être jusqu'à ce jour, s'est beaucoup révoltée à cette inoubliable et grande heure. Je regrettais de ne pas être*

garçon et de ne pas aller avec ces braves défenseurs de la Patrie. C'était un moment de folie certainement, mais à qui n'arrive-t-il cette même réflexion lorsque la réalité des choses vous pousse vers quelque force de la vie qu'on ignore mais qui est irrésistible. » (Aimée Ranaivo, 16 octobre 1915.)

Sentiment de patriotisme et désir de voler au secours de la mère-patrie menacée par l'invasion de ses ennemis qui n'exclut pas pour autant la pensée du danger, la douleur de la séparation et la possibilité d'un non-retour. Aimée Ranaivo l'exprime à plusieurs endroits de sa correspondance : « *C'est triste et inquiétant d'avoir des siens à ce champ où l'on est exposé jour et nuit à la mort...* » (30 mars 1915.) Après avoir annoncé l'incorporation de son frère : « *Nous nous sommes préparés à cette douloureuse séparation. Nous sommes prêts à présent à lui donner le baiser, dernier peut-être qu'il obtiendra de nos lèvres, mais peut-être aussi la douce étreinte et les vœux trop ardents et sincères de sa chère famille. Qui le sait ? L'avenir est à Dieu. Lui seul peut décider.* » (27 avril 1915.) Et au moment où Joseph Ranaivo s'embarque pour Marseille : « *Offrir mon frère à la bien-aimée France est le premier et le plus grand don que veut trop faire mon cœur, mais que voulez-vous ? La séparation est toujours dure...triste, surtout dans les conditions de mon frère qui s'en va risquer sa vie et ne sachant rien de son avenir, de [ce] qui l'attend, ...de rien.* » (25 mai 1915.)

L'opinion malgache face aux Allemands avant le début des hostilités

Une lettre d'Aimée Ranaivo, datée du 16 octobre 1915, fait état de l'opinion des Malgaches – et surtout des jeunes – et de leur crainte devant une éventuelle domination allemande sur leur pays ; crainte entretenue par les Allemands eux-mêmes, surtout auprès de la jeunesse malgache, allant jusqu'à revirer leurs esprits :

« *Combien ils [les jeunes esprits frivoles] craignaient la domination allemande à Madagascar, si la victoire venait à être au peuple germanique. Peu de temps avant les hostilités, ils étaient encore gonflés, et je dirai, pourris même des flatteries et des promesses des allemands à Tananarive. La compagnie O'Swald a été très écoutée. Ils ne se cachaient pas d'être des officiers espions, et ils ne se retenaient jamais de dire aux clients qui retiraient des marchandises chez eux que tôt ou tard la guerre éclatera, leurs ennemis seront écrasés sous leurs armes et ils viendront gouverner Madagascar, et ils se souviendront de ceux qui se sont attachés à eux avant la guerre, et que sais-je encore ? C'est...une audace sans pareille au monde. Bien de têtes en ont été tout à fait revirées, mais à présent ils doivent s'apercevoir que les Allemands ont été très maladroits.*

« *Quel pays n'ont-ils pas dominé avant la guerre ? Ils poussaient la pointe partout, et introduisaient leur camelote sans la moindre opposition. Ils dévalisaient toutes les bourses, mais à présent au lieu de tout gagner ils perdent tout.*

« *Avant, on avait même une considération exagérée pour eux. Les fêtes, les soirées, les sociétés, les cercles, les bals, les réunions sportives, où le « boche » ne figurait pas, passaient pour ordinaires, médiocres, pièces coco, ratés, etc. Ils ont perdu tout cela.* »

C'était avant la guerre. Dès le début des hostilités, l'opinion changea et les Allemands étaient perçus autrement :

« *Les journaux de France et les manifestations patriotiques apprennent au Malgache, combien le Français vaut plus que l'Allemand, et combien l'allemand se hasarde dans les plus grandes platitudes pour tromper les gens. Le Malgache le sait maintenant, et il aime sa France, et au-dessus de tout.* »

Une lettre de Ravelojaona, datée du 10 octobre 1915, souligne l'importance de la lecture de divers journaux – notamment « L'Illustration » ou le « Le Monde illustré » - qui rendent compte de la Guerre :

« Je viens vous remercier infiniment de la peine que vous avez dû prendre pour faire ces abonnements divers. Je peux vous assurer que ces journaux rendent beaucoup de services ; et même il n'est ni déplacé ni exagéré de dire que leur lecture inculque dans le cerveau de nos jeunes gens des idées et saines et justes sur le magnifique rôle de la France dans cette formidable guerre. »

Le départ des tirailleurs malgaches pour Marseille

Mais *« Tananarive embellit de sentiments depuis la guerre. Les jeunes esprits frivoles... se sentent mieux dépendre de leur France. »* Et toujours dans cette même lettre du 16 octobre 1915, Aimée Ranaivo décrit le départ de sept cents tirailleurs malgaches pour Marseille, dans une ambiance festive et patriotique :

« Si vous pouviez voir les manifestations à Tananarive. C'est d'un sentiment si grand et que tous les malgaches ont en commun, que cela fait plaisir.

Je vous raconterai le premier départ des tirailleurs malgaches, le courrier passé. C'était simplement émouvant. Jamais je n'ai vécu un meilleur instant.

Il en est parti 700. C'est un calcul infime n'est-ce pas, mais puisqu'on essaie seulement, laissons le temps venir. Chaque chose à son temps et sa valeur d'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi, sinon mieux. Sous peu partiront encore quelques centaines ou peut-être quelques milles.

Leur départ de Tananarive était magnifique : musique militaire toute la journée, et des fleurs et de confettis. Défilé des partants à 9h 30 puis vin d'honneur à la résidence immédiatement après. Ce départ a commencé à nous faire réaliser un peu, ce qu'endurent les femmes. Que voulez-vous, cher Monsieur, on est si loin du grand drame. Malgré les câblogrammes régulièrement reçus, les illustrations et tous les récits de guerre, on est encore dans la faiblesse de penser, même sans le vouloir, que tout cela n'est qu'exagération. Pour moi personnellement et pour toute ma famille, ce sentiment n'existe pas, mais pour la masse des malgaches, c'est exact. Pour certains européens même cela existe ; les ignorants et les optimistes exagérés.

Comme il s'est créé une « Croix-Rouge de Madagascar » à Tananarive depuis quelques mois, et que Maman et moi en sommes membres, dont la présidente est madame la Générale Gantheron, nous avons fait notre geste à ce départ des tirailleurs. Nous avons confectionné des mouchoirs. Nous en avons fait plusieurs paquets de deux mouchoirs attachés par un ruban tricolore, puis le soir à la tombée du soleil nous nous sommes rendues à la grande gare, avec nos brassards de la croix rouge au bras. Moi, j'ai fait la distribution des mouchoirs avec la Générale. J'étais entièrement habillée de blanc, et coiffée d'un bonnet belge en velours noir avec la cocarde tricolore. Des fleurs étaient distribuées avec les mouchoirs, ainsi que des vœux très chaleureux et sympathiques. Nos tirailleurs étaient tous de beaux gaillards, et ils étaient tous très joyeux d'aller remplir leur tâche, très dure peut-être, mais par contre honorable.

Une fois tous logés dans leurs wagons, les mouchoirs flottant au vent, le sourire aux lèvres, ils criaient à l'unisson : « Vive la France ». La foule se tut, sans qu'on sache pourquoi et tout d'un coup « La Marseillaise » retentit sur le quai. De grosses larmes tombèrent des yeux des mères, des épouses et des enfants, en même temps qu'un sourire d'espoir leur ouvrait un nouvel et glorieux horizon. Le clairon sonna un peu plus tard sa marche guerrière et le train s'ébranla aussitôt. Ces braves tirailleurs disparaissaient, laissant un trop brillant reflet de leurs yeux dont le souvenir restera gravé aux cœurs de ceux qui les accompagnaient, et le dernier mot qu'on entendait de leur bouche était encore : « Vive la France ». »

Joseph Ranaivo à Hyères et son départ au front

Arrivé à Marseille et après être passé par Toulon, Joseph Ranaivo est affecté à Hyères. Dans une lettre écrite le 29 juillet 1915, il écrit :

« Il y aura bientôt un mois que je suis sur cette belle terre de France, j'en suis tout simplement ravi : à tout moment je trouve quelque chose de nouveau et plus je reste ici plus je m'y intéresse ; au début de mon arrivée j'avais vu tellement de changements et de belles choses à Marseille et à Toulon et puis dans cette coquette petite ville d'Hyères que j'avais peine à croire à mes yeux.

Je me sens très bien ici et je pense m'acclimater vite, je souffre même un peu de la chaleur car, si vous vous rappelez, à Tananarive il fait assez froid.

Je suis à présent instructeur pratique et théorique ici, j'apprends à lire et à écrire aux illettrés, m'y intéresse beaucoup, mais mon plus grand désir est d'aller sur le front recevoir un peu le baptême du feu et combattre, comme vous le dites si bien, pour la justice et pour la liberté des nations, j'espère que Dieu m'accordera cette satisfaction et m'aidera à accomplir tout mon devoir.

Je vous remercie bien de m'avoir donné l'adresse de Monsieur Vernier, j'ai toujours demandé à tous les camarades s'il n'y avait pas un temple en ville ou tout au moins un aumônier protestant à la caserne mais jusqu'à présent personne n'a pu me renseigner, aussi jugez quelle fut ma joie lorsqu'en lisant votre lettre j'ai appris qu'il y avait un pasteur ici, le soir même de l'arrivée de votre lettre je me suis rendu chez lui, mais il était absent... »

Arrivé à Marseille au début de juillet 1915, Joseph Ranaivo est affecté au dépôt de Hyères comme instructeur et apprend à lire et à écrire aux illettrés. Tout ce qu'il voit entre Marseille, Toulon et Hyères est nouveau pour lui et le ravit. Il se soucie de trouver un temple, un pasteur ou un aumônier. Mais tout cela ne lui fait pas oublier la principale raison pour laquelle il est en France : aller au front.

Une lettre de son père, le docteur Charles Ranaivo, datée du 5 octobre 1915 confirme ce qu'a écrit Joseph Ranaivo et donne des renseignements complémentaires :

« ... [notre fils] nous écrit que par votre recommandation il a fait la connaissance de Madame B. Escande d'Hyères.

Malgré le courage qu'il a toujours montré, il lui est arrivé parfois de se sentir trop seul, car la société des créoles, avec lesquels il est obligé de vivre, ne l'enthousiasme pas ; et la connaissance de Madame Escande est venue le moment opportun pour lui faire jouir d'avantage les charmes de l'endroit enchanteur où il tient garnison. Il nous écrit que la sollicitude toute maternelle de Madame Escande lui fait presque oublier qu'il est venu en France pour se battre – il se croirait volontiers venu pour faire son service en temps de paix, tellement elle est si gentille pour lui. Par l'intermédiaire de M^r le Pasteur Vernier d'Hyères, il a fait aussi la connaissance de Madame Foëx qui a bien voulu lui écrire pour l'inviter chez elle. Il y a déjà été plusieurs fois et a beaucoup joui de ses visites – tout le monde le gâte et lui fait fête chaque fois qu'il y va. »

Au dépôt d'Hyères, Joseph Ranaivo se retrouve au milieu des créoles ; il n'apprécie pas beaucoup leur compagnie. Faut-il voir là l'exemple d'un soldat malgache se retrouvant au milieu des soldats d'une autre nationalité et avec lesquels il ne trouve aucune affinité ? Problèmes de la langue, de la culture et du comportement ? On dit aussi que les malgaches éprouvaient un certain racisme envers les créoles. La Guerre sera l'occasion pour ces soldats de diverses nationalités (Africains de divers pays, Malgaches, Antillais et ceux du Pacifique) de se confronter. Joseph Ranaivo se retrouve un peu seul. Cependant la compagnie de M^{mes} Escande et Foëx rend son séjour idyllique.

Mais la guerre est toujours là. Le D^r Charles Ranaivo poursuit :

« Dans sa dernière lettre, notre fils nous dit que dans un mois ils seraient tous envoyés sur le front, mais il ne pouvait attendre et avait fait une demande pour partir au plus tôt. Il

espérait partir la semaine d'après, dans les premiers jours de septembre et nous pensons que maintenant il est au front – probablement aux Dardanelles. Sa dernière lettre nous a intrigués un peu, car elle n'était pas terminée et nous a été adressée par une personne étrangère. Donc il est parti. Il craignait de ne pas prendre une part active dans cette guerre, il nous a fait quelques recommandations dans le cas où il ne nous reviendrait plus et nous a assurés de toute son affection et de toute sa confiance en Dieu. Pour terminer il recommande à sa mère de ne pas s'attrister, mais au contraire d'être fière que son fils aime à s'offrir pour défendre l'honneur de la patrie et pour les bienfaits de ses compatriotes malgaches ! Il nous fait honneur et nous fait bien plaisir. »

Le D^r Charles Ranaivo supposait son fils envoyé aux Dardanelles, mais son beau-frère, Guy Parson, situe Joseph Ranaivo en Champagne :

« Joseph Ranaivo est toujours en Champagne (34^e Colonial, 20^e Compagnie, secteur postal n° 148). J'ai reçu il y a 3 jours une lettre de lui. Il a été un peu souffrant ces derniers jours mais va actuellement mieux et se repose dans un village non loin de sa ligne. » (Guy Parson, 12 décembre 1915).

Sa sœur confirme :

« Du cher nôtre, les dernières nouvelles ont été excellentes. Il est en Champagne, a reçu quelques balles déjà mais heureusement pas eu de blessure. » (Aimée Ranaivo, 13 décembre 1915.)

Joseph Ranaivo retrouve son père en France

En avril 1916, Joseph Ranaivo eut la joie de retrouver son père de séjour en France pour une quinzaine de jours :

« En avril dernier, il [Joseph Ranaivo] eut une grande joie. Son père, le D^r Ranaivo passa en France une quinzaine de jours. Mobilisé comme aide-major, il avait été chargé de recruter et d'examiner au point de vue médical quelques centaines d'artisans indigènes, puis de les accompagner à Marseille, d'où ils furent répartis entre divers ateliers. De Marseille il vint à Paris. Son fils et son futur gendre [Guy Parson] obtinrent pour cette occasion une permission. Ceux qui les ont vus tous les trois se rappellent la joie touchante du père retrouvant sous l'uniforme français ses deux braves enfants. » (Journal des Missions Évangéliques, 1916.)

Le beau-frère de Joseph Ranaivo, Guy Parson

Évoquons ici le futur beau-frère de Joseph Ranaivo, Guy Parson, alors fiancé avec Aimée Ranaivo. Il part au front comme médecin auxiliaire. Sa correspondance brosse les conditions de vie à l'arrière et au front ; et l'on pourra imaginer celles vécues par Joseph Ranaivo et d'autres soldats malgaches. Par ailleurs, Guy Parson resta en liaison avec Joseph Ranaivo jusqu'à la disparition de ce dernier.

Fin 1915, Guy Parson est à l'hôpital militaire de Versailles où il sera nommé médecin auxiliaire. Ensuite il décrit l'hôpital de Versailles et son éminent personnel avec lequel il se perfectionne avant de partir pour le front pour lequel il a fait une demande d'engagement.

« Affecté dans la 24^e section, me voici depuis mardi à l'Hôpital, dans un service. Le médecin traitant, le docteur Verdier, est un charmant homme, je dirai presque un papa.

Ma nomination au grade de médecin auxiliaire va arriver incessamment.

Je suis admis à l'Hôpital malgré ma situation de 2^e classe actuelle, absolument comme les médecins auxiliaires nommés...

Je pourrais être appelé, une fois nommé, à servir dans une autre formation sanitaire, mais cela ne m'effraye point.

Je me suis engagé pour faire mon devoir et serai toujours prêt à accepter sans aucune hésitation tout ce qu'on me demanderait et ce qui dépendrait de moi. C'est le moment ou jamais. » (27 novembre 1915.)

Début décembre, il obtient sa nomination et attend une suite à sa demande d'engagement :

« Par ordre ministériel et sur la proposition du Directeur du Service de santé de la Région Sud, j'ai été nommé médecin auxiliaire depuis le 2 décembre. Je n'ai pas attendu longtemps heureusement et cela a été fait sitôt mes pièces présentées.

Mon service actuel me plaît beaucoup. Car tout en soignant nos malades et blessés, je trouve une occasion de me perfectionner d'avantage.

Le D^r Verdier, un ancien élève du regretté Professeur Dieulajoy, qui est chef de service, m'estime beaucoup. D'autre part je vais de temps en temps faire de grandes opérations dans le service de M^r le Professeur Marion, chirurgien en chef de l'Hôpital de Versailles.

L'Hôpital de Versailles possède de véritables maîtres comme personnel et dispose plus de 700 lits. Il y a toutes les spécialités.

Mis à part l'art dentaire, c'est encore la médecine qui m'intéresse le plus ou plutôt est ce que je trouve la plus intéressante. » (12 décembre 1915.)

Au mois de mars 1916, sa demande d'engagement a été positive puisque :

« Nous voici depuis quelques jours dans un petit village perdu au milieu d'une plaine immense. Nous jouissons d'une bonne eau et du grand air. Il fait depuis notre arrivée un temps vraiment splendide si bien qu'on se croirait être déjà au printemps. Les projectiles des boches ne nous atteignent pas encore quoique le cri formidable de ces grosses pièces se fait entendre de temps en temps.

Je me suis mis à faire du cheval ces jours-ci, étant actuellement dans l'artillerie légère et cela m'amuse beaucoup.

Le service médical de notre groupe est dirigé par un jeune médecin fort sympathique, le D^r Bardet, un ami intime d'un jeune administrateur des colonies que j'ai connu à Tananarive.

Nos brancardiers et infirmiers sont tous de bien braves gens et presque tous des pères de famille. » (17 mars 1916.)

Après un court repos en bord de mer, Guy Parson se retrouve au front et en première ligne. Il décrit ce qu'il voit et ressent :

« Nous sommes en première ligne en tant qu'artillerie, le secteur compte parmi les plus terribles à l'heure présente – Bombardement infernal à toute heure absolument ininterrompu – C'est terrible, on vit des heures d'angoisse, mais malgré tout, les hommes tiennent et ma petite santé particulièrement se maintient.

Je me suis donné volontairement pour la grande et juste cause de notre France. Je tiendrai jusqu'à la fin et resterai fidèle jusqu'à la mort s'il le faut.

J'ai pleinement confiance en Dieu, ma plus grande Étoile quoiqu'il arrive. Et malgré ce que nous endurons journellement, le courage et le plus grand espoir ne nous quittent point. « Vive la France quand même ». » (29 avril 1916.)

Face au danger et au risque de se faire tuer d'un moment à l'autre, Guy Parson garde le moral, tout en se disant qu'il est venu pour la France et en se remettant en Dieu, sa « plus grande Étoile ». Au mois de mai, il est toujours au front :

« Toujours face à l'ennemi et sous un terrible bombardement, je vous écris ces lignes. La santé se maintient ainsi que celle de mon groupe. » (10 mai 1916.)

Face au danger, il trouve le temps de lire quelques conférences du Professeur Raoul Allier qui le réconfortent :

« Ces derniers jours je lisais quelques unes des conférences du Professeur Raoul Allier. Elles sont très bien. J'y ai trouvé, en même temps que des consolations, des paroles vraiment réconfortantes à tous les points de vue. » (10 mai 1916.)

Son groupe reçoit les félicitations du colonel et lui-même est cité à l'Ordre de la Brigade (Croix de guerre). (Lettre du 26 mai 1916.)

C'est au mois d'août qu'il apprend la mort de Joseph Ranaivo, tué au front. Nous l'évoquons plus loin.

Au mois d'octobre, Guy Parson se retrouve au front :

« Nous voici depuis quelques jours déjà sous le feu de l'ennemi et je dirai même au plus fort de la bataille. Mais ce qu'il y a de réconfortant, c'est que l'ennemi recule.

Nous avons nos alliés les Anglais comme voisins. Nous occupons un secteur nouvellement conquis, dévasté complètement où plus rien n'existe.

La santé est toujours bonne et c'est l'essentiel.

J'ai cependant un peu moins à faire ici qu'à Verdun et ce tant mieux. » (10 octobre 1916).

Guy Parson n'est plus à Verdun comme il semble y avoir été au mois d'avril, même si sa lettre du 29 avril ne le précise pas.

Fin octobre, il est toujours au front :

« Nous avons un secteur extrêmement actif où nos soldats font preuve de tous les dévouements. C'est vraiment admirable, sublime dans toute l'acception du mot. Il fait un temps abominable, de la pluie presque toute la journée. Quel triste temps, de la boue jusqu'aux genoux, mais malgré cela tout marche à merveille. On avance tous les jours presque.

Les dernières et bonnes nouvelles de Verdun ont produit ici les meilleures impressions. On s'arrachait les journaux. Quel réconfort moral pour tous ceux qui à cette heure encore font le sacrifice suprême.

Attaché à mon groupe d'attaque, je suis heureux de constater que nos pertes sont autrement inférieures à celles que nous avons eues à Verdun, que cela continue ainsi, c'est notre désir à tous. » (31 octobre 1916).

Guy Parson sera de retour à Madagascar à la fin du conflit puisque :

« ... nous avons le plaisir de vous annoncer que le mariage de notre fille avec Parson aura lieu dans huit jours, le 6 janvier 1920. » (Charles Ranaivo à Jean Bianquis, 31 décembre 1919.)

Joseph Ranaivo au front. Sa mort

Joseph Ranaivo est en Champagne. Un extrait de sa lettre du 22 juin 1916, cité par le « Journal des Missions », nous le montre sous un côté plutôt optimiste :

« Des circonstances exceptionnelles ont fait que nous sommes maintenant de nouveau tout près des tranchées, campés dans un grand bois où, à chaque pas, on admire la beauté de la création de Dieu et où, malgré le bruit infernal du canon ainsi que le ronflement sinistre des aéros, nous chantons et rions quand même, car tout est ravissant et vous met de bonne humeur.

Avant mon dernier séjour aux tranchées, j'ai eu le plaisir de rencontrer et d'écouter le pasteur Marsauche. Malheureusement notre entrevue fut très courte et nous n'avons pas pu nous connaître davantage.

Voici le beau temps arrivé ; nous allons lutter ardemment. Mais je ne crains rien, je suis entre les mains de Dieu. »

Et le 12 juillet 1916, dans sa lettre toujours citée par le « Journal des Missions », Joseph Ranaivo annonce sa nomination au grade de caporal :

« Je suis heureux de vous annoncer que Dieu a bien voulu que je sorte sain et sauf encore de cette lutte sanglante que nous venons de commencer, et pour récompenser de mes premiers efforts, je suis nommé caporal. Cela me fait plaisir, car je suis soulagé des corvées qui sont trop pénibles ; mais aussi ma responsabilité augmente, car j'ai des hommes qui dépendent de moi maintenant. »

Mais au mois d'août 1916, Guy Parson s'inquiète de ne plus avoir de nouvelles de son beau-frère, Joseph Ranaivo :

« Je commence à bien m'inquiéter au sujet du jeune Joseph Ranaivo, de qui je n'ai pas de nouvelles depuis 26 jours. J'ai écrit hier à son capitaine. » (13 août 1916.)

Et le lendemain, il écrit :

« J'ai la douloureuse mission de vous annoncer la mort glorieuse mais trop cruelle de mon beau-frère, le jeune Joseph Ranaivo.

Il a été tué au cours de l'attaque du 20 juillet dernier. J'en ai été avisé par une lettre d'un homme de sa section.

J'en suis tellement abruti que j'hésite encore à croire à ce foudroyant malheur. Et mon Dieu ! Ses pauvres Parents de qui j'ai reçu des nouvelles, en complète ignorance de cette cruelle perte ;

Le pauvre Petit s'est héroïquement conduit jusqu'au bout. » (14 août 1916.)

Joseph Ranaivo fut tué devant Barleux, dans la Somme¹.

Le 15 août 1916, Guy Parson envoie une copie de la lettre que son beau-frère lui avait envoyée le 30 juin, peu de temps avant sa mort :

« Aux Armées, le 30 juin 1916

Mon cher Parson.

Reçu ta gentille carte et malgré le peu de temps que je dispose pour t'écrire, je t'envoie quand même à la hâte ce petit mot pour te donner de mes nouvelles.

Mon cher vieux, je n'ai pas peur de mourir surtout pour la Patrie mais enfin on ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir ; ainsi j'entre dès ce soir dans une phase où ma vie est plus que jamais en danger. Je crois m'en sortir sain et sauf comme jusqu'à présent mais en tout cas si jamais il arrive que la mort me fauche, tu le sauras aussitôt. Je mets ma chère petite famille entre tes mains ; console comme tu peux le cœur trop tendre de ma pauvre Maman, seconde dans la mesure du possible le Papa gâteau qui n'a épargné ni sa force, ni sa fortune pour mon bien-être ; enfin le bonheur de ma sœur aînée dépendra de toi, tu sais ce que tu as à faire ; conduis la petite Christine et surtout le jeune Gaston vers la voie de leurs aînés et, pour toi, tu te rappelleras que je ne mourrai pas sans prononcer ton nom et sans te donner le témoignage de toute ma profonde affection.

C'est pénible d'écrire une pareille lettre mais il le faut.

Si ce malheur m'arrive, tu écriras à tous les amis de Paris que tu connais plus que moi, sans oublier les Sauvys d'Arcueil-Cachan.

Maintenant « Haut les cœurs » et en avant avec cette devise : « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Travaillons pour les intérêts et l'avenir de ceux que nous aimons, vengeons nos morts, culbutons les barbares envahisseurs et que leur humeur belliqueuse soit éteinte pour jamais.

Si je suis blessé, je t'écrirai aussitôt que j'arriverai à l'hôpital. J'espère que tu en feras de même en cas où il t'arriverait quelque chose.

Je ne peux pas te dire où je suis, mais les journaux t'en parleront d'ici quelques jours. Je suis très heureux d'avoir cet honneur de combattre pour la délivrance de la France, c'est un événement unique au monde.

¹ Didier Nativel et Faranirina V. Rajaonah (sous la direction de), *Madagascar revisitée. En voyage avec Françoise Raison-Jourde*, Karthala, 2009, pages 121 et 134.

Tout marche à merveille maintenant, santé, moral, enthousiasme et patience. J'espère que l'effort qu'on déploiera, concordera avec tout cela et qu'enfin le dénouement fatal arrivera sous peu.

Au revoir mon vieux, un bon baiser comme témoignage de notre attachement et un gros bonjour comme lien de nos pensées.

Ton Joseph. »

Et Guy Parson ajoute le commentaire suivant :

« J'ai reçu cette lettre le 5 juillet dernier, j'en étais tellement ému que je n'ai pas pu retenir mes larmes et même encore en ce moment j'hésite à croire à cette cruelle perte. Puisse Dieu donner à ses pauvres Parents la plus grande consolation et que malgré tout et à son exemple « Vive toujours notre France à jamais ! ». » (15 août 1916).

Bien évidemment les parents et la sœur de Joseph Ranaivo sont dans la douleur de sa perte, mais une douleur atténuée par l'idée d'une vie de l'au-delà, auprès du Père, et où ils retrouveront le cher disparu, et aussi par la pensée que leur fils et frère s'est sacrifié pour la France.

Voici ce qu'écrit le père, le D^r Charles Ranaivo :

« Je ne vous dirai pas combien la disparition de cet enfant nous a déchiré le cœur ; vous le comprendrez aisément. Toutes nos espérances sont brisées. Mais devant l'irréparable, nous nous consolons dans le ferme espoir que son sacrifice ne sera pas vain. Il se sera donné entièrement, sans réserve, à la France, son pays d'adoption et aura servi son pays natal, comme vous le dites si bien. » (15 décembre 1916).

Et sa sœur, Aimée Ranaivo :

« Voilà l'épreuve qui nous est arrivée, épreuve pour nous seuls qui restons, quant à Joseph, il a fait son devoir, avec entrain et enthousiasme, il est mort en brave, il a ouvert pour nous tous un grand sentier respecté de tout le monde, et maintenant il est en paix chez le Père, car il ne peut pas être ailleurs. » (8 octobre 1916).

Conclusion

Laissons la parole au « Journal des Missions », 1916 :

« Tels sont les sentiments qui remplissaient le cœur d'un jeune soldat de la France appartenant à l'élite intellectuelle et sociale du peuple malgache : il n'en est de plus purs, de plus délicats, ni de plus désintéressés.

Nous nous inclinons avec respect devant ceux qui viennent ainsi, de nos lointaines possessions coloniales, défendre jusqu'à la mort le sol de la patrie commune. De tels sacrifices, si noblement offerts, resserrent étroitement les liens qui unissent la France à Madagascar ; ils justifient toutes les mesures de confiance qui pourront être prises envers nos nouveaux sujets et les montrent capables d'arriver peu à peu à une complète assimilation.

Et nous osons ajouter que d'avoir formé, dans la société malgache, de telles familles, d'avoir préparé le milieu où les jeunes hommes pouvaient atteindre à un tel développement de l'esprit, du cœur et de la conscience, cela reste un honneur incontestable pour les missions protestantes de Madagascar, et leur mérite la reconnaissance de notre pays. »